

le jeta à la rue après l'avoir dépouillé de tout l'or que renfermait son escarcelle.

Quand le duc Guillaume apprit le résultat de cette démarche, il comprit que tout était désormais fini. Alors, prenant le deuil de son enfant, il le considéra comme mort, et défendit qu'on prononçât son nom devant lui.

Les années passèrent.

Afin de subsister, le mauvais fils s'était mis à la tête d'une bande de coupeurs de bourse, et s'emparant par surprise d'un couvent consacré aux filles de Sainte-Catherine, il en expulsa les occupantes, puis il établit dans le cloître son quartier général ; dès lors, ses crimes ne firent qu'empirer.

Les malheureux parents, honteux de l'existence indigne que menait leur unique rejeton, n'osaient bouger de leur manoir.

— C'est ma faute, disait le duc à sa femme. C'est moi, qui dans un moment de colère l'ai voué au diable !...

— Oui, vous fûtes imprudent, mon cher seigneur, mais je veux calmer vos inquiétudes et tâcher d'arranger les choses. J'irai vers notre enfant. Je lui parlerai avec tout mon cœur, et je suis certaine de le ramener au bien.

— Allez, Madame, allez. Je suis moi, hélas ! bien sûr de votre défaite... Mais je ne veux pas vous retenir... Que Dieu vous protège !

La noble créature se mit en route, accompagnée d'une nombreuse escorte, et deux jours après elle arrivait au camp des bandits.

Le cortège était signalé, et les malandrins, conduits par Robert lui-même, se préparaient à l'attaque, lorsque la duchesse s'avança, la main droite haut dressée.

— Mon fils, dit-elle, vous êtes un grand coupable, et vos crimes sont innombrables. Je vous aime cependant malgré tout. Mais le duc votre père, est âgé, malade, il vieillit chaque jour, et le récit de vos exploits l'achemine rapidement vers la tombe. Je suis venue vous chercher afin de vous conduire auprès de lui.

— Madame, répondit Robert je n'ai pas oublié votre sollicitude envers moi, et je vous suis fort reconnaissant, mais une force plus puissante que tout me pousse au crime, et je me sens impuissant à lui résister.

— Robert, vous êtes le dernier héritier d'une vaillante lignée de preux et de paladins. Vos ancêtres étaient des guerriers célèbres. Vous vous devez à cette race de fiers soldats. Repentez-vous, faites pénitence, et revenez à l'amour de la justice.

— Madame, vous êtes bonne. Votre démarche me touche, et je vous obéirai. Ma conscience est souillée, et je dois me purifier. A qui m'adresserai-je ?

— Je sais un vieil ermite qui habite la forêt de Dives. Allez à lui, et confiez-lui vos fautes.

Le soir même, le jeune homme, vêtu d'un habit de bure, quittait le camp en grand mys-

tère et allait implorer du pieux solitaire le pardon de sa conduite passée.

— Vous fûtes un grand coupable, mon fils, lui répondit le saint homme, mais si votre repentir est sincère, vous serez lavé de vos péchés. Voici ce que je vous ordonne comme peine : Allez à Paris à la cour du roi de France. Présentez-vous comme un mendiant qui vit de la charité publique, et faites-vous enrôler parmi ses bouffons. Couchez sur la terre nue, revêtez des vêtements misérables, marchez à quatre pattes comme les chiens, vous êtes condamné à leur disputer votre nourriture. Après un an de ces mortifications, vous serez pardonné si vous n'avez failli.

— Ainsi ferai-je, mon Père, répondit Robert.

* * *

Pendant douze mois tout entiers, le jeune duc ne se démentit pas une seconde. Chaque jour étendu sous la table royale, il se battait avec les dogues familiers du souverain et leur arrachait à grand'peine les os dont il se nourrissait.

Les cheveux et la barbe non taillés, les ongles des mains et des pieds d'une longueur démesurée, il allait, mal vêtu, nu-pieds, sans coiffure, courant derrière la litière de Sa Majesté, dans la boue et sous la pluie.

Cependant, malgré cette attitude humble, on le trouvait d'une race différente des autres mendiants du palais, si bien que la jeune princesse Elisabeth l'avait remarqué et qu'elle lui faisait réserver une pâtée de choix, lorsque par hasard elle assistait au repas de son père.

Mais Robert, fidèle au rôle qui lui avait été assigné, ne paraissait pas remarquer la faveur dont il était l'objet, et continuait à lutter d'adresse, avec les molosses du chenil royal, afin de ne pas mourir de faim.

* * *

Le temps de pénitence touchait à sa fin, lorsque le roi de France fit annoncer dans les rues de sa capitale un tournoi de haute lice.

C'était le jour fixé pour l'expiration de la peine du jeune duc. Sans perdre une minute, il alla se faire inscrire parmi les combattants, et sous le nom de chevalier du Repentir, il s'occupa des détails de son costume.

Le matin du grand jour venu, il quitta le palais en cachette et se rendit dans une hostellerie où tout avait été disposé pour sa toilette par les soins de son armurier, et recouvert d'une armure blanche comme neige, il pénétra dans l'arène, visière baissée et lance au poing.

Modestement, il resta dans l'ombre jusqu'à l'appel de son nom, mais alors, bondissant sur la piste comme un lion, il se jeta sur son adversaire et le renversa sous ses pieds.